

Cet après-midi-là, je déambulais dans les limbes. À Cincinnati, elles sont situées au nord de la 14^e avenue. Les fenêtres qui longeaient Vine Street, longue artère asséchée de la ville, étaient placardées. Une tête noire, grisonnante et hirsute émergea de derrière un mur de briques érodées. L'homme tenait une cigarette fripée entre ses lèvres déshydratées. Sa mâchoire était ramollie par la méthamphétamine. Il observait silencieusement les alentours. Son regard me scruta des pieds à la tête. Une femme noire portant une robe de chambre d'un rose bonbon délavé surveillait l'arrivée imminente de ses enfants de son porche écaillé. À ce moment, j'étais loin de me douter qu'à la fin de cette journée, ce spectacle brut me paraîtrait d'une profonde beauté. La main sclérosée d'un mendiant me rappelait ma main tremblotante qui avait présenté mon passeport au douanier américain, un peu plus d'un mois plus tôt.

J'avais traversé les lignes vers le sud avec un sac de 85 litres qui pesaient près de 60 livres. Ma vie pour les prochains mois se trouvait dans ce sac : vêtements, bâtons de marche, kit de survie, tente, réchaud, trois paires de caleçons en laine de mérinos... Le souvenir du douanier qui m'ordonnait de cesser de trembler me fit sourire. « Tu as l'air nerveux et te voir nerveux me rend nerveux », m'avait-il dit. Je lui avais expliqué d'un anglais gigotant que je souhaitais traverser les États-Unis d'est en ouest : « À pied, entre autre, sûrement en train aussi, on verra. J'ai mon itinéraire, see? Et une copie de mon compte en banque. Oui, oui, je peux me soutenir financièrement. Bref, j'aimerais rester au pays pendant un an, maximum. Thank you? » Deux minutes plus tôt, le fin passeur avait placé un jeune homme dans la zone d'attente. Sa peau était noire. Finalement, le douanier m'avait simplement souhaité bonne chance. À ce moment, je m'étais dit que ce cerbère devait bien se marrer lorsqu'il se remémorait sa journée avec une Bud Light en main en regardant The price is right. Le lendemain, l'autobus était entré à Washington, DC. À peine quelques heures après avoir pataugé dans les souterrains de New York, je cherchais du regard la Maison-Blanche, perché au rebord de la fenêtre de l'autocar. Ce faisant, j'avais compté plusieurs dizaines de personnes noires marcher pour se rendre au boulot pour une seule blanche. Puis, nous avons traversé un petit pont. Sur la suspension de l'autobus, ce n'avait été que deux brefs à-coups. Sur le décor et les gens qui défilaient devant mes yeux, ç'avait été un lessivage à l'eau de javel. J'avais aperçu au loin la résidence présidentielle. Elle m'avait paru saupoudrée à la chaux.

Je venais tout juste de traverser la 14^e avenue. Les vitrines fracassées laissaient place aux petits cafés et aux boutiques de vêtements recyclés. Je me dirigeais sans le savoir vers les lieux du tout premier Blink Festival : tentative désespérée de revitaliser la ville par l'art. Si Montréal était l'université des festivals, Cincinnati venait de terminer sa maternelle. La sirène d'une voiture de police résonnait à travers les festivaliers. Contemplatif, je me rendais candidement vers le centre-ville afin de trouver un endroit où manger. Mon estomac commençait à grommeler. « Du calme, estomac, on arrive ». Je remarquai un jeune homme noir, immobile devant sa voiture. Il avait un sourire exaspéré sur le visage. Puis, je remarquai la voiture de police. Étais-je encore en train d'assister à cette scène

clichée? Les policiers demandèrent à l'homme de s'écarter de sa voiture. Il obéit sans rouspéter. C'était un contrôle de routine. La voiture fautive avait-elle seulement les feux arrière défectueux? Même pas.

Quelques heures plus tard, je rencontrais par hasard l'une des organisatrices du Blink Festival. Elle m'avait confirmé que son organisation était directement inspiré de la vie montréalaise. Un consortium dont elle faisait partie avait visité le Quartier des spectacles. Elle se disait propriétaire d'une entreprise d'art valant quelques millions. Après avoir su que je venais de Montréal, elle m'avait offert un emploi clairement fictif. Son égo surpassait largement ses 4 pieds 11. Je croyais que c'était la rencontre la plus marquante que je ferais cette journée-là. Il était 19 h 48.

Les rues étaient anormalement animées. Ce festival avait du bon, me disais-je. Par contre, je ne voyais que des chaussures polies et des chemises à carreaux bleu clair. Bleu comme leurs yeux. Leurs yeux qui me scrutaient toujours de la tête aux pieds. C'est quelque chose que j'avais remarqué depuis le temps : des yeux curieux, des yeux incertains, des yeux amusés. Ces yeux m'inspectaient toujours de la tête aux pieds. Avais-je tant l'air d'un touriste? Je me faufilais entre les nombreux badauds pour rejoindre une rue sombre. C'était un raccourci vers l'arrêt de bus. Je marchais lentement, au rythme de la musique électro qui flottait doucement dans l'air chaud et humide de la rivière Ohio. La rue était comme un miroir. Les silhouettes de deux adolescents se dessinèrent au loin. Ils avançaient d'un pas dansant, leurs reflets sur le bitume créant une chorégraphie nocturne d'une étrange symétrie. Ils ricanaient comme seuls deux jeunes noirs pouvaient le faire. Clairement, le Blink Festival, ils n'en avaient rien à cirer. Je souris subtilement... Et nos regards se croisèrent. L'un d'eux demeura immobile et stoppa l'autre en l'agrippant par le bras. Il me pointa du doigt, alors que je m'éloignais. Je ralentis. Avec le recul, j'admire la façon dont le jeune homme attendit mon arrêt complet avant de murmurer ces deux mots :

« ... Vanilla Ice ? »

Cinquante-et-un jours précédant ce moment, je m'étais assuré que le contenu de mon sac était complet. Vêtements, bâtons de marche, kit de survie, tente, réchaud, trois paires de caleçons en laine de mérinos... J'avais pris soin de déterminer le meilleur emplacement pour chaque objet à l'intérieur du sac. Lorsque tu ne voyages qu'avec l'essentiel, ne rien égarer devient un art. J'avais donc révisé avec soin la position de chaque pièce d'équipement. J'avais aussi décidé à ce moment que j'aurais officiellement deux ensembles principaux : un de randonnée et un urbain. Ce dernier comptait un long t-shirt blanc et un noir, un bomber jacket kaki, des running shoes marine, ma casquette 59Fifty des Expos et une paire de jogger résistant noir. Un kit léger de cinq anglicismes pour un look urbain, à la fois stylé et discret, avais-je cru naïvement.

Il était 20 h 03. Je répétais à haute voix ces drôles de mots : « Vanilla Ice... ». Les deux adolescents, figés, attendant avec impatience ma réaction, me fixaient comme un duo de comiques fixerait une caméra. À cet instant, je compris. On me regardait toujours de la tête au pied, dans une ville où les noirs habitent les

quartiers abandonnés et où les professionnels blancs s'habillent avec des chemises à carreaux. Alors que moi, j'étais habillé « comme un noir ». Le seul mot qui réussit à s'échapper de ma bouche fut « Really?... ». Les deux jeunes s'esclaffèrent et reprirent leur chemin. Finalement, je n'allais pas prendre l'autobus. J'allais profiter encore un peu de l'été du mois d'octobre.

Assis seul dans un bar du centre-ville, je savourais l'amertume d'une IPA locale. Dos au mur, je profitais à moi seul du confort d'une banquette surélevée. Ma position était centrale. Je voyais l'ensemble du bar. J'étais entouré de jeunes professionnels qui faisaient une courte pause entre deux visites de projections murales. Les écouteurs dans les oreilles, je peaufinais directement dans les notes de mon cellulaire quelques idées de récits en attendant mon assiette de tartare. Ma bulle d'intimité était étanche, mais je restais conscient des nombreux yeux bleus qui balayaient subtilement leur regard vers ma table. Une fois mon travail terminé, je me laissai transporté par les verses franglaises du rap montréalais. Je jetai un coup d'œil plus attentif à la faune qui me côtoyait. Les chemises à carreaux se multipliaient plus rapidement que des mouches à fruits. Je me questionnai. Y'avait-il seulement une personne noire ici? Je scrutai tous les racoins avec vigilance. Après un étonnant, mais Ô combien aisé décompte, je dus me rendre à l'évidence. Mais au moment où je pinçais mes lèvres et levais mes sourcils face à l'évidence, je vis poindre des toilettes une coiffure dense et foncée surmontée d'une casquette rose. Il avait l'allure d'un artiste. Un street artist, peut-être. Jamais son regard ne croisa le mien. Un serveur glissa mon tartare devant moi.

Plus d'une heure passèrent. Le bar était bondé. Le teint était blafard. Sauf pour cette casquette couleur gomme balloune que j'apercevais du coin de l'œil. J'avais encore ma banquette à moi seul, immaculée, personne ne l'avait même frôlée, et ce, même si la clientèle était épaules à épaules. Je sirotais un bourbon dilué par la fonte des glaçons. Hormis ma serveuse, personne ne m'avait adressé la parole. Scénario étrange, surtout lorsqu'on connaît l'aisance et la spontanéité qui font la renommée des Américains, mais également après avoir remarqué que j'occupais à ma seule personne une table qui pouvait en recevoir quatre. Situation très étrange, mais qui me convenait parfaitement dans les circonstances. Mon esprit lunaire plongea profondément dans l'écoute du dernier spectacle de Dave Chappelle. Il nous apprend qu'il a tourné le dos à 50 millions de dollars pour prêter son nom à un produit télévisuel qui ne lui appartiendrait pas. Je me disais alors qu'il y a très peu de peuples sur Terre aussi fiers et résilients que les noirs américains. À preuve, ils ont réussi à s'approprier le plus grand symbole de leur oppression, le mot nigger. C'est du jamais vu dans l'histoire de l'humanité. Aucun doute pour moi, les noirs américains sont de loin les plus cools. Et ils dépassent largement la fraîcheur factice d'une « glace à la vanille » comme moi...

À cet instant, un poing noir vint percer ma bulle en la faisant éclater en de milliers de perles teintées de rose. Il s'était arrêté devant moi, son bras dressé comme un appel à la guerre. Tout en tentant de cacher ma surprise, je levai les yeux,

déposai mon téléphone et serrai mes doigts contre ma paume. Je pressai mes jointures sur les siennes. Mes pupilles se dilatèrent. Un sourire en coin se dessina sur mon visage. Le temps s'arrêta net. Le son dans mes écouteurs, la musique que crachaient les haut-parleurs du bar, les discussions lointaines à propos des ventes du dernier trimestre, toutes se turent. J'entendis à la perfection les mots qu'il m'adressa en guise d'adieu : « Have a great night, brother. »

Plus tard, en remontant Vine Street vers le nord, je m'arrêtai dans un petit commerce dont les lumières intérieures coloraient le trottoir aux tons de pastel. La jeune fille au comptoir m'attendait avec sa cuillère sphérique. Je serais probablement son dernier client de la journée. Pour célébrer le jour où j'avais été le plus cool du bar, je choisis un cornet : saveur chocolat noir.